Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 9

Rubrik: Genève entre hier et aujourd'hui

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GENÈVE ENTRE HIER

C'est à une promenade un peu nostalgique dans la Genève d'autrefois que nous vous convions. Dans ces quartiers populaires ou plus huppés, vous croiserez May, Pompon, M. Granger ou encore Roland Hippenmeyer. Ils ont vu leur ville changer au fil du temps, les rues se transformer, les maisons disparaître, mais dans leur souvenir, rien n'a bougé. L'école, le jardin public ou le café du coin sont toujours là. Il suffit de pousser la porte.

Alors que Genève se prépare à un automne électoral très chaud et que des enjeux importants pour son avenir sont débattus, nous avons choisi, le temps d'une balade, de mettre entre parenthèses les soucis du quotidien. Histoire de nous plonger dans un passé tout proche quand certains quartiers de la ville étaient encore des villages et qu'un employé devait tourner une clé pour mettre en marche le Jet d'eau. Combien de Genevois s'en souviennent encore? En musardant dans les petites rues de la cité et près des quais, en chinant aux puces de Plainpalais ou en rôdant aux Pâquis, nous avons rencontré quelques témoins qui racontent la ville et la vie d'alors.

En guise de prélude à ces promenades, nous n'avons pas résisté à l'envie d'emprunter à Georges Haldas, qui a su évoquer Genève comme personne, quelques lignes sur les quartiers visités. Toutes les citations en italique ont été cueillies dans le jardin poétique de *La Légende de Genève* (Editions L'Age d'Homme).

La Vieille Ville, côté cour

«Nous sommes donc au sein de la Vieille Ville (...) C'est un dimanche d'été. Une superbe après-midi. Rayonnante et chaude. Mais où règne – car tout le monde, en ce dimanche, est loin – un grand silence. En même temps, à cause des murs resserrés, qu'une ombre bienfaisante. J'allais dire: méditative. Et dans laquelle on ne peut cheminer qu'à pas lents. Pour que s'imprègne en nous chaque chose.»

Mais oui, il y a toujours une vie de quartier, à l'ombre des maisons anciennes de cette zone historique! May Anderegg chérit ses ruelles, son Parc des Bastions si animé. Suivons-la dans le dédale des belles demeures bourgeoises.

May qui a épousé Claude, un Genevois, vit dans le canton de Genève depuis cinquante ans. Mais, à l'inverse de beaucoup d'habitants, ils ont quitté la campagne et le

Donald Stampfli

May Anderegg apprécie de vivre dans le cœur historique de la cité.

ET AUJOURD'HUI

village d'Anières pour s'installer, il y a seize ans, en plein cœur de la ville, rue Etienne-Dumont, anciennement rue des Belles-Filles. De leur appartement mansardé au cinquième étage, ils ont une vue plongeante sur les toits et aperçoivent, par des impostes, la cathédrale.

«Si vous voulez voir des Genevois de bonne humeur, profiter pleinement de leur Vieille Ville, alors il faut venir le week-end de la Fête de la Musique en juin ou en décembre pour l'Escalade», conseille-t-elle. Car May apprécie la ville justement pour son animation. «La retraite, ce n'est pas fait pour être isolé», remarque-t-elle.

A peine sortie de chez elle, May peut s'installer sur une terrasse du Bourg-de-Four, où le spectacle des passants est continuel. En chemin, elle pousse une vieille porte au numéro 16 de la rue Dumont et montre l'une de ces cours si discrètes que personne n'en soupçonne l'existence. Dans cette oasis de calme, on peut admirer les galeries en bois des anciennes demeures, au milieu d'une verdure surprenante. Un peu plus loin, elle s'engage dans la rue Tabazan qui porte le nom d'une famille de bourreaux venant du Pays de Gex. Une façade annonce sobrement l'Eglise évangélique libre de Genève: la cour intérieure a le charme d'un jardin provençal. C'est là tout le paradoxe de cette Genève ancienne, dissimulée derrière une austérité apparente.

Au gré des rues, on lit «rues piétonnes», mais les panneaux sont simplement repoussés sur le trottoir et n'entravent nullement la circulation. C'est le seul sujet de mécontentement de May qui rêve de vraies promenades pour les piétons. Fermer la place de la cathédrale au trafic a été une gageure. May a travaillé au secrétariat de l'Eglise protestante, rue du Cloître. De là, elle entendait les cloches de la cathédrale sonner à toute volée, annonçant, par exemple, les promotions des petits aux Bastions. Et comme May est grand-mère de douze petits-enfants, ce spectacle la touche toujours.

Nous longeons la promenade de la Treille, à l'ombre des marronniers centenaires. C'est là que le sautier de la République surveille l'apparition de la première feuille, chaque printemps, depuis 1818. On y trouve aussi le plus long banc du monde, qui borde l'allée d'un seul tenant. Mais ce sont les Bastions que May préfère. On peut y emprunter une chaise longue le temps d'une sieste ou pour admirer les photos en format géant de Yann Arthus-Bertrand *(lire p. 13)*.

B. P.

UN JOURNAL REVENDICATIF

Il paraît quatre fois par an, *le Journal des Habitants du Centre et de la Vieille Ville*, tiré à 7000 exemplaires. Dans ses colonnes, le ton est véhément. On y déplore par exemple la disparition du grand magasin l'Uniprix, ou la fermeture de la dernière boulangerie, malgré une pétition, remplacée par une gelateria. Les rédacteurs du journal ont mené leur petite enquête: un cinquième des commerçants de la Vieille Ville sont des antiquaires ou des galeries d'art. On dénombre 26 bijoutiers, 11 coiffeurs et 11 boîtes de nuit. Un inventaire qui ne plaît guère au journal de quartier et à son association qui militent en faveur d'un meilleur cadre de vie pour les habitants. Dans le même esprit, le bulletin s'inquiète de l'avenir de l'ancien manège de la rue Piachaud. Ce bâtiment, construit en 1827, abritait quarante chevaux dont ceux qui servaient au service du feu. Depuis 1950, l'édifice, aux généreuses proportions, a vocation de parking. Un concours d'idées est lancé par l'Association des habitants pour y créer une activité plus attractive. **B. P.**

Les Eaux-Vives et le Jet d'eau

«Quel beau nom pour un quartier. Et symbolique. Avec ceci d'abord qu'au bout de chacune de ses ruelles, qui lentement descendent de la colline où il s'érige, on aperçoit une miette d'un bleu pâle ou sombre, ou encore, selon les jours, virant au gris: le lac.»

En se promenant avec sa femme dans le merveilleux Parc La Grange, Marcel Granger renoue avec ses propres souvenirs d'enfance: «A l'époque, on n'avait pas le droit de marcher sur les pelouses!» Mais le jeune père qu'il fut, y venait aussi pour oxygéner ses trois enfants. Né aux Eaux-Vives lorsque ce quartier était encore une commune et un village, il retrouve ici cette nature que la ville sans cesse grandissante a réduite à une portion trop congrue.

Depuis une vingtaine d'années, il ne vit plus dans ce quartier auquel il est pourtant resté très attaché, lui consacrant même un livre. «Nous ne l'avons pas quitté parce que nous ne l'aimions plus, mais parce que nous avons eu le «privilège» de vivre quelques années à côté du premier squat de Genève, celui de la rue du Pré-Naville. Nous étions juste voisins, à la rue de Soleure. Seul un square nous séparait, qui amplifiait les bruits à en faire perdre le sommeil. Nous avons fini par fuir.»

S'il se plaît aussi au Petit-Lancy, Marcel Granger n'a rien oublié de «son» quartier. Il confie que le lac lui manque, comme les parcs. C'est ici qu'il a vécu cinquante-neuf ans, qu'il a travaillé de son premier jour d'homme actif à sa retraite. «J'étais chez un importateur de confiserie en gros, rue

de la Mairie. On peut dire que j'ai passé toute ma vie dans les douceurs», précise-t-il avec cet humour délicat qui le caractérise.

Pour retrouver un des rares endroits du quartier qui n'a pas changé, Marcel Granger passe vers l'école du XXXI-décembre. «Extérieurement, le bâtiment est resté le même que lorsque j'y étais écolier, même si le préau a été aménagé avec des jeux. C'est le cas aussi de l'école des Eaux-Vives, de la salle communale. Pour le reste, presque tout a disparu, souvent emporté par la folie immobilière des années septante.»

Quant il regarde d'anciennes vues du quartier, ce passionné de photographie – membre depuis plus d'un demi-siècle de la fameuse SGP (Société genevoise de photographie) – se remémore les petites maisons villageoises qui longeaient les rues, «y compris celle des Eaux-Vives. Je me souviens aussi de la rue des Pierres-du-Niton, qui était encore en terre. Vraiment, c'est inouï ce que ce quartier a changé, en particulier du point de vue architectural. Même la célèbre Maison de la Réformation a disparu. En fait, contrairement à nous, ce quartier n'a pas vieilli, il a été en grande partie démoli.»

Aux Eaux-Vives, Marcel Granger a encore de nombreux amis, notamment des anciens de la SGP, mais à près de 80 ans, il sort moins, les voit peu. «Savez-vous qu'il y a une plus que centenaire dans ce quartier? Elle tenait à l'époque une quincaillerie au bas de la rue Pictet-de-Rochemont.» Il évoque aussi quelques célébrités: le général Dufour qui, «en bon géomètre, planta sur une des Pierres-du-Niton un repère d'altitude utilisé pour toute l'Europe». Ou Alain Morisod, dont il aime beaucoup la musique: «Je lui ai même écrit les paroles d'une chanson.» Il évoque aussi les artistes qui eurent ici leur atelier. «Louis Baudit a peint de superbes toiles évoquant les bords du lac. Il avait son atelier sous une verrière, quai Gustave-Ador. Rue des Vollandes, on voyait les plâtres du sculpteur Baud envahir un petit jardin.»

Mais le personnage le plus important des Eaux-Vives, «le plus élevé», demeure le Jet d'eau. «Quand j'étais gosse, je voyais le matin arriver un monsieur avec son immense clé en T. Il la tournait longuement, et l'eau montait doucement. C'était un vrai spectacle, que nous avions tout le temps d'admirer. Aujourd'hui, on appuie sur un bouton, et le symbole de Genève s'élève à la vitesse d'une fusée.»

C. Pz

›› *Eaux-Vives, Quartier de Mémoire,* Marcel Granger, Editions Cabedita.

Philippe Dutoit

Marcel Granger retrouve toujours avec plaisir le Parc La Grange.

Plainpalais et ses Puces

«... Impossible de ne pas se diriger vers cet espace inattendu, baptisé en l'occurrence «Plaine de Plainpalais». Et qui est, au cœur de cette ville, une respiration plus que bienvenue. Providentielle. Enfin un espace où il n'y a rien. C'est-à-dire tout.»

Il est 9 heures du matin. A peine l'heure d'arriver pour les visiteurs qui se promènent aux Puces en dilettantes, et commencent leur balade par un petit café sur la terrasse qui côtoie la place de jeux des enfants. Quant aux habitués, aux collectionneurs en quête de l'objet inattendu, de la découverte insolite, du trésor inespéré, ils ont déjà fait plusieurs fois le tour de la Plaine, «au cul des camions» comme on dit, alors que les «puciers» déballent à peine leur marchandise.

Inlassablement, tous les mercredis et samedis que Dieu fait, le rituel se perpétue, pourtant jamais tout à fait le même. Le marché aux Puces genevois est unique en son genre: il a lieu par tous les temps, en toute saison, deux fois par semaine. Plus unique encore est l'ambiance qui y règne. On y raconte de savoureuses anecdotes, on y entretient une convivialité parfois trop rare en d'autres lieux de cette ville qui ne livrera jamais tous ses charmes d'un bloc.

Au bout de l'avenue du Mail, côté Carouge, vous le reconnaîtrez sans mal: Georges Borel est l'un des plus anciens «puciers» de la Plaine. Depuis plus de trente ans, il y installe régulièrement son stand, excepté lorsque la météo risquerait d'endommager ses trésors. Ce mordu de cinéma revend d'anciennes caméras, de vieux projecteurs introuvables ailleurs. Une clientèle fidèle vient de toute la Suisse romande, en quête d'un de ces bijoux du passé à collectionner, ou d'une pièce qui ne se fait plus.

Le maître de ce petit royaume ne cède pas à la nostalgie, même s'il a vu changer le marché aux puces, comme il a vu se transformer tout le quartier de Plainpalais, où il est né il y a... 88 ans. Il ne l'a jamais quitté. «Je suis né en 1917, rue du Stand, dans la petite maison à côté du Palladium. Elle est toujours là, précise-t-il dans un grand sourire. C'est sûr que ce quartier a énormément changé, mais je l'aime toujours, car il est resté un quartier populaire. Sur la Plaine, il y avait régulièrement des matchs de football le dimanche. Et j'étais

Donald Stampfli

Georges Borel, dit Pompon, est le plus ancien pucier de Plainpalais.

encore gamin lorsqu'un dirigeable et un hélicoptère s'y sont posés, juste là. Si ma mémoire ne me trompe pas, c'était en 1925.» De cet événement il a gardé un souvenir impérissable, même s'il ne lui a pas donné le goût des airs.

La passion de Georges Borel, c'est le cinéma. «J'ai toujours aimé filmer ce que je voyais, là où j'étais.» Dans ses archives, on imagine des trésors, les images d'un passé révolu. Il se souvient par exemple des bords de l'Arve, «quand il n'y avait encore aucune construction, seulement des jardins, et le sable que l'on extrayait du fleuve.»

Pendant quarante-quatre ans, Georges Borel a été chauffeur de camions pour la même entreprise, un métier qui le faisait voyager dans toute la Suisse. Aujourd'hui, c'est en quête de trésors à proposer à ses clients collectionneurs qu'il sillonne encore le pays. «Où que je sois, je me sens bien. Je m'habitue au changement. J'ai le contact facile et j'apprécie la compagnie des gens. Mais je reviens toujours à mon quartier de Plainpalais.»

Les clients arrivent. Le libraire Tolmatchoff lui lance en passant un tonitruant «Salut Pompon», son surnom depuis qu'un pompon, aujourd'hui perdu, orna un temps sa casquette. Georges Borel remet en place un objet, avec le soin d'un «vieux maniaque», lâche-t-il en riant de lui-même. Il est temps de le laisser à ses affaires, et de poursuivre notre chemin à l'ombre des marronniers, ou plus loin.

Plainpalais, c'est aussi le quartier des médias. Tous les grands quotidiens, vivants ou disparus, ont eu ici leur rédaction, des rotatives et des livreurs qui hantaient les nuits des habitants. C'est ici que s'élève la Tour de la télévision, et aussi tous les bâtiments de l'Université, de part et d'autre de la Plaine. Dans cet espace à ciel ouvert, différents mondes se croisent et se côtoient au quotidien. Et deux fois par semaine, grâce aux Puces, c'est une autre Genève qui prend vie.

C. Pz

Les Pâquis ont-ils encore une âme?

«Un quartier donc populaire lui aussi à l'époque. (...) Actif, industrieux, artisanal, de jour; mais doublé d'une vie nocturne qui lui donnait une dimension secrète, à la fois, et particulière. Un cachet aussi. Une saveur. Une épaisseur humaine, si j'ose dire, qu'on ne trouvait pas ailleurs.»

Si l'on en croit certains nostalgiques qui l'ont aimé, puis quitté, le quartier des Pâquis aurait peut-être plus que d'autre perdu une part de son âme... cela même s'il est encore aujourd'hui vu comme un lieu particulièrement populaire et animé.

En 1945, Roland Hippenmeyer n'était qu'un tout petit bonhomme lorsque ses parents adoptifs, Hans et Alice, s'établirent aux Pâquis. «Nous habitions au 15 de la rue Alfred-Vincent. A l'angle de cette rue et de celle des Pâquis, trônait la confiserie de mon père.» Quatre ans plus tard, l'établissement déménage et devient un tea-room dans le quartier des Eaux-Vives, «mais nous avons continué de vivre aux Pâquis, dans le même appartement».

Sur le même palier vivaient Tonton et Marraine, et l'enfance allait alors sur un air d'accordéon, «que j'entendais à travers les parois». Roland Hippenmeyer se souvient aussi des «Cadets de Genève, qui défilaient le dimanche dans la rue des Pâquis, s'arrêtant pour jouer devant certains bistrots». Mais encore de l'école du dimanche qu'il transformait en école buissonnière, des petits sous que lui confiait sa mère, destinés à

INTERNET? E-MAIL?

Non merci! Pas pour moi! C'est trop compliqué! Laissons ça aux jeunes!

Stop! Pourquoi ne pas prendre le train quand il passe?

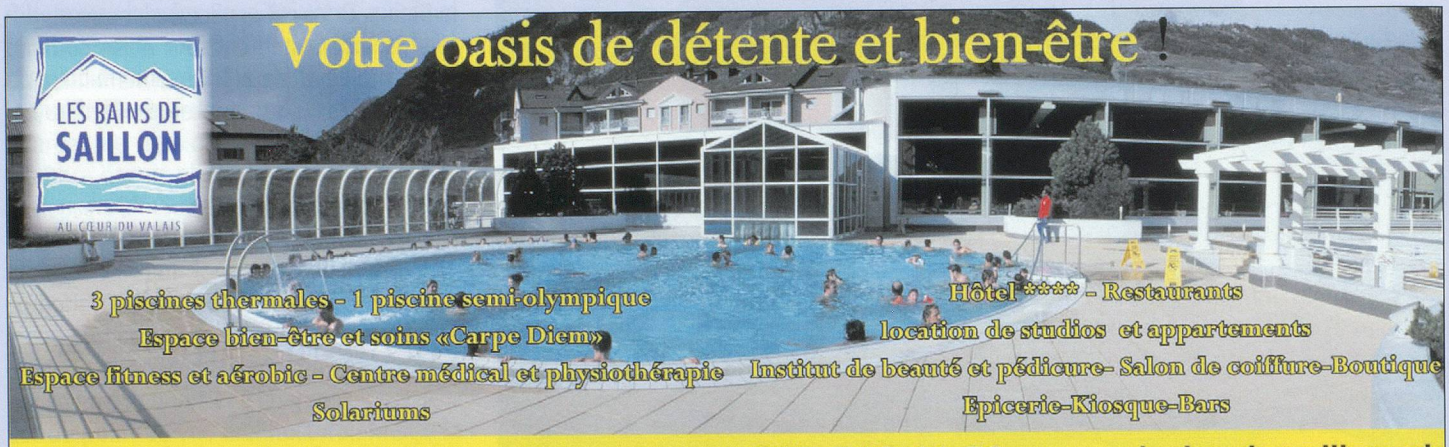
Avec *L'ASSOCIATION CYBER SENIORS* de Vevey,

Vous trouverez conseil, formation, appui, dépannage.

Mais oui! Nous vous offrons la possibilité de découvrir ces nouveaux moyens de l'information d'une manière simple et compréhensible pour tous. De nombreux cours sont disponibles, vous pourrez venir vous renseigner, vous faire aider et utiliser les PC de notre centre de formation tous les mercredis après-midis, durant les deux semestres

Alors? N'attendez plus! Faites le pas!

Renseignements: Association Cyber Seniors, rue du Clos 12, 1800 Vevey Tél.: 021 923 80 76



Informations et réservations des soins au 027 743 11 50 - www.bainsdesaillon.ch

Pour votre convalescence

la Résidence Le Bristol vous offre un cadre privilégié sur la Riviera avec un exceptionnel panorama

Un séjour adapté à votre état de santé, un encadrement médical permanent et attentionné, des services personnalisés et des distractions variées à portée de main. Vous trouvez au Bristol le cadre le plus propice à votre rétablissement.

Les soins médicaux en supplément sont reconnus par votre assurance maladie. Tarifs forfaitaires journaliers.

Mais aussi...

- Locations mensuelles en appartements
- Services hôteliers ****
- Hôtel et restaurant
- Piscine, jacuzzi, coiffeur
- Séjours postopératoires

Bristol
RÉSIDENCE • MONTREUX

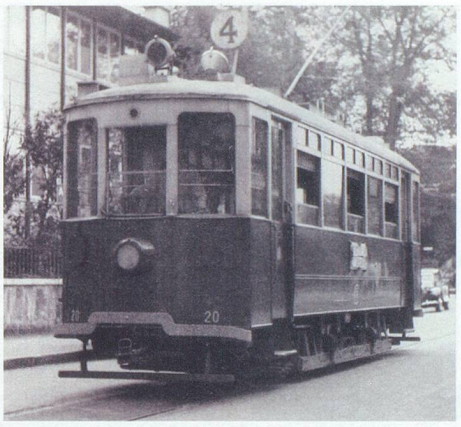
Renseignements: Tél. 021 962 60 60 ou bristol@bristol-montreux.ch
Avenue de Chillon 63 - 1820 Montreux
Direction Bernard Russi

DECOM

l'Eglise, avec lesquels il s'offrait *Tintin* et *Les Pieds Nickelés*.

Dans les souvenirs de cet amoureux fou du jazz – auquel il a consacré plusieurs ouvrages – il y a aussi la vie culturelle et artistique du quartier, en particulier les plus grands noms du jazz et du music-hall qui se produisaient au Kursaal, sans oublier d'autres lieux mythiques: le Maxim's, La Grotte aux Fées... «De ce quartier, tel qu'il était et qu'il n'est plus, j'en ai longtemps rêvé, épris d'une immense nostalgie.» Nostalgie qu'il soignera en lui consacrant un livre de souvenirs et d'anecdotes il y a quelques années, s'intéressant tant à la petite histoire qu'à la grande. «Les Pâquis sont sans doute le premier quartier de Genève qui s'est illustré aux actualités internationales, lors de l'assassinat de l'impératrice Sissi en 1898.»

Pour Roland Hippenmeyer, l'aventure pâquisarde s'achèvera en 1970, après vingt-cinq ans dans ce quartier. Deux ans plus tôt, il perdait ses parents. Aujourd'hui, ce qui fut la maison d'un certain bonheur – «l'eau chaude, la baignoire, le chauffage central, l'ascenseur, nous ne les avons jamais connus» – n'existe plus. Il n'y a plus de numéro 15 à la rue Alfred-Vincent. «Un jour, j'ai vu la maison que l'on éventrait, les chambres béantes, le papier peint encore sur les murs. Ce fut un choc.»



Le tram 4, place Chateaubriand aux Pâquis, vers 1950.

Si Roland Hippenmeyer a laissé derrière lui les Pâquis, il est resté un fidèle de la rive droite, de ces quartiers populaires et bien mélangés qui, comme dans toutes les villes, se développent à la périphérie des gares. A la Servette, il vit heureux depuis trente-cinq ans et se consacre à ses nombreuses passions, dont l'écriture, au terme d'une carrière de correcteur.

Quant à l'évolution de «ses» quartiers, un grand bonheur serait pour lui de «voir un jour le tram monter à Meyrin. Genève avait il y a un siècle le plus beau réseau de trams au monde. Je n'ai pas oublié la ligne 4 qui traversait les Pâquis, ni celle sur la rive gauche qui nous menait jusqu'à Hermance.» **C. Pz**

››› Roland Hippenmeyer, *Les Pâquis, Souvenirs et Anecdotes,* chez Cabedita; *L'Homme qui tua Sissi – Lucheni et son Temps,* Edhippe Genève.

Dossier réalisé par Catherine Prélaz et Bernadette Pidoux

Roland Hippenmeyer est resté fidèle à la rive droite et à ses vieux quartiers.

Donald Stampfli